

Des volubilis

une nouvelle inédite de Patrice Dufetel © 2023

Je n'ai rien aimé de notre histoire. Je n'ai rien aimé de ces mois terribles où tu m'écoutais comme si tu étais ailleurs. Je n'ai rien aimé des villas qui bordaient l'océan, des chiens en laisse, de la mer salée, des nuages bas et de la montre argentée que tu portais à ton poignet.

J'ai noté, pour ne pas l'oublier, toutes ces choses qui ajoutaient à ma tristesse, à une sorte d'absence, de repli ou d'abandon.

Il y avait les phrases que tu prononçais et qui s'enfuyaient dans le vent, l'écume qui léchait nos visages, la mèche à ton front qui flottait comme une ombre.

Je parle de jours et de nuits où nous avons appris à nous fuir sans nous séparer. Je me souviens de ta robe bleue d'un bleu profond où mes yeux s'approchaient du vide.

Je revois les lents goélands traçant dans le ciel les mots de notre renoncement. Je vois filer tes jambes lisses sur la grève de septembre et s'enrouer notre présence dans l'air figé et morne. Sur cette plage désertée par les marchands de glace et les cris des enfants.

Tu es merveilleusement absente, tenue loin de moi. Le soleil, quand il revient, est cette prison dorée dont les barreaux sont d'acier comme tes cils recourbés.

Le livre que tu lis ne parle pas de nous deux. Le cinéma de la plage est fermé et garde son affiche déchirée avec le visage de cette actrice qui te ressemble. J'ai vu le film tant de fois. Je t'y ai connue avant de te rencontrer. Tu parles comme cette fille d'une voix qui tremble, va et s'éloigne. Elle a tes cheveux, d'un éclat sombre et brut, le rouge anglais de tes lèvres, ta peau claire comme un matin d'avril.

Elle est ce que tu es et qui ne m'appartiendra jamais. Il y a encore ces passants inoffensifs qui donnent à cette plage un semblant de vie. La saison est finie avant d'avoir commencé.

Hier, pourtant, je t'ai acheté des fleurs. Je revois leurs tiges souples me sourire quand la fleuriste m'a tendu le bouquet. Depuis, je les déteste comme si elles portaient ton prénom Hélène. Elles ont fané moins vite que notre amour. Pourtant, elles avaient l'odeur de ton parfum, celui qui m'avait ému le jour de notre rencontre sur le parvis de cette église où tu attendais quelqu'un qui n'est jamais venu. Tu m'avais regardé en posant doucement tes yeux sur moi, un peu comme si tu me reconnaissais. Peut-être ressemblais-je à l'autre. Peut-être t'es-tu méprise en me voyant cette première fois.

Il y avait dans ton regard une expression que je n'avais jamais connue, une attente plus vaste que le monde. Alors, il y a eu cet instant où nos yeux se sont croisés, l'expression atténuée d'un désir. Ton long corps souple hésitait en m'approchant. Tes joues claires rayonnaient, pure transcription du ciel léger et printanier. Les cloches ont sonné au moment où je t'ai embrassée. Elles résonnent encore. Un éblouissement. Tu portais l'odeur de ces fleurs. Des volubilis. Le reste, je l'ai dit. Il n'a plus d'importance. Sauf ce baiser. Et comme le dit Souchon que tu aimais tant, seul « ce passage-là était bien ».

Patrice Dufetel



Ce QRcode vous permet d'accéder au site : www.lartenchemin.com
où vous pouvez :

- retrouver, télécharger et écouter gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin,
- faire un don, car sans votre aide nous ne pourrions pas offrir aux promeneurs les expositions et les nouvelles.

Suivez l'actualité de L'Art en chemin sur [Facebook](#) et [Instagram](#)